L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 17 septembre 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi.....	82	28
3 P. M.....	82	28
7 P. M.....	82	28

A New York.

Les élections de l'Etat du Maine, qui attirent tout particulièrement l'attention dans les années d'élection présidentielle, parce qu'elles indiquent, dans une certaine mesure, les tendances du peuple américain, sont passées. Elles ont eu lieu lundi dernier et ont donné, comme on sait, des résultats tout à fait encourageants pour les démocrates.

Les candidats de ces derniers n'ont pas triomphé au scrutin, il est vrai, pas plus qu'auparavant du reste, mais la majorité républicaine s'est trouvée considérablement réduite, abaissée au plus bas chiffre depuis bien longtemps. Et comme cette majorité n'a été aussi considérablement réduite que deux fois dans les vingt-cinq dernières années, en 1884 et 1892, quand M. Cleveland fut élu et réélu président des Etats-Unis, il est permis d'espérer que la tendance de nombreux citoyens du Maine de se rapprocher du parti démocratique s'étendra, comme précédemment, aux autres Etats et que les noms des candidats démocratiques sortiront triomphants des urnes au mois de novembre prochain.

L'attention se tourne maintenant vers l'Etat de New York, le plus important de l'Union Américaine, celui qui fournit le plus grand nombre d'électeurs présidentiels, dont l'adhésion à l'un ou l'autre des deux grands partis politiques est conséquemment du plus grand poids.

Le choix des fonctionnaires de l'Etat s'y fait en même temps que le choix des électeurs présidentiels, de sorte que la campagne y est doublement active.

Cette année, les républicains de New York ont choisi comme candidat au poste de gouverneur l'homme qui l'occupe déjà, le gouverneur Hughes, et ils l'ont choisi presque à l'unanimité, malgré les bruits d'opposition répandus antérieurement.

Ils sont donc d'accord et unis, tout au moins en ce qui concerne leur porte-drapeau, mais les démocrates ne sont ni moins d'accord ni moins unis, comme ils viennent de le prouver en choisissant sans discussion, à la convention de Rochester, Lewis S. Chanler comme candidat aux fonctions de gouverneur.

La lutte va être chaude dans le grand Etat de l'Est, où les démocrates, sous la conduite d'hommes aussi capables que populaires, reprennent le haut du pavé.

M. Bryan, leur candidat à la présidence, vient d'y entreprendre une tournée qui s'annonce triomphale. Il était mercredi dernier à Rochester, où il a rencontré les hommes politiques les plus éminents de l'Etat et où une foule énorme l'a acclamé. Et de grands préparatifs sont faits partout où il doit se rendre pour prendre la parole.

Sa popularité s'étend à un tel point que les républicains s'en alarment et qu'ils pressent leurs leaders de résister au flot qui monte et menace de les submerger. C'est sans doute pour calmer ces alarmes que M. Taft fait annoncer qu'il a décidé d'entreprendre trois tournées électorales, l'une qui commencera à Cincinnati le 23 septembre et se terminera le 7 octobre à Galesburg, Illinois, et durant laquelle il parlera dans le Wisconsin, le Minnesota, le Dakota du Nord et le Dakota du Sud, l'Iowa, le Nébraska, le Colorado, le Kansas et le Missouri. L'itinéraire des autres tournées sera arrêté plus tard ; on sait, toutefois, que la deuxième comprendra les Etats du Centre et la dernière les Etats de l'Est.

Mais pendant ce temps la popularité de M. Bryan grandira encore, et les démocrates auront gagné du terrain, surtout à New York.

Les morts vivants.

Une jeune fille consentait il y a quelques jours, paraît-il, à ce qu'on tentât sur elle une expérience qui ferait reculer d'horreur bien des femmes ! Il s'agissait, en effet, d'endormir le "sujet", de l'enterrer vivant et de le réveiller au bout de neuf jours.

Un Hindou, du nom de Bouda Kupparou, endormit la jeune femme, puis l'enferma dans un cercueil qu'il enfouit à six pieds de profondeur....

Une foule énorme stationna durant deux cent seize heures aux abords du cimetière improvisé, attendant avec l'impatience qu'on peut se figurer l'ouverture du funèbre coffre. Enfin, la deux cent seizième heure sonna et Bouda Kupparou procéda aux préparatifs du réveil de la jeune Miss. Au bout de quelques instants, celle-ci ouvrit les yeux, regarda avec étonnement autour d'elle, et comme on lui demandait ses impressions, elle répondit :

"Il me semble que je me rappelle avoir senti venir le sommeil et même que j'ai rêvé.... Quant au temps que j'ai passé dans le cercueil, il me serait impossible de l'évaluer... ce temps-là ne compte pas pour moi."

Les yoghis de l'Inde sont passés maîtres dans ces phénomènes extraordinaires ; l'un deux, nommé Haridès, "expérimenta" devant le docteur autrichien Honigberger et sir Claudius Wade, ministre résident anglais à Lahore. C'est d'après leur récit que le docteur Gibier publia dans un de ses ouvrages la relation suivante :

" Haridès, voulant convaincre Runjet Sing, rajah de Lahore, commença d'abord l'exercice du "granayama", ou suspension du souffle ; puis il se fit pratiquer sous la langue vingt-quatre petites incisions, qui ont pour but de faciliter le renversement de ladite langue dans le pharynx, de manière à fermer l'ouverture de la glotte durant la suspension de la vie.... Enfin, quand il fut prêt à subir l'épreuve, il se présenta devant la cour de Lahore....

"Lorsque le jour fut venu, une foule immense s'assembla. Haridès, entouré de ses disciples et accompagné par le rajah et sa cour, s'avança gravement sur le lieu de l'épreuve. Après qu'on eut étendu un linceul de lin sur le sol, il se plaça au milieu et, tournant son visage vers l'Orient, il s'assit en croisant les jambes dans l'attitude de Brahma assis sur le lotus.

Il parut se recueillir un instant ; puis il fixa ses regards sur la pointe de son nez, après avoir renversé sa langue dans le fond de sa gorge. Bientôt ses yeux se fermèrent, ses membres se raidirent, et une léthargie semblable à la mort se produisit....

"Les disciples du yoghi s'empressèrent alors de lui aviver les lèvres et de lui fermer les oreilles et les narines avec des tampons de lin enduits de cire, sans doute pour le protéger contre les insectes. Ils réunirent les quatre coins du linceul au dessus de sa tête et les nouèrent ensuite. Le sceau du rajah fut apposé sur les nœuds et le corps fut enfermé dans une caisse de bois, de quatre pieds sur trois, que l'on ferma hermétiquement et qui fut également recouverte du sceau royal.

"Un caveau muré reçut la caisse et la porte en fut fermée, scellée et bouchée avec de la terre glaise. Bien entendu, de nombreuses sentinelles surveillaient la sépulture, qu'entouraient jour et nuit des milliers d'Hindous....

" Au bout de " six semaines ", terme convenu pour l'exhumation, et en présence du rajah, la caisse fut sortie avec son contenu, et quand il fut constaté que le cachet dont elle avait été scellée était intact, on l'ouvrit.

" Le docteur Honigberger fit remarquer que le linceul était couvert de moisissures, ce qui s'expliquait par l'humidité du caveau. Le corps de l'ascète, hissé hors de la caisse par ses disciples, et toujours entouré de son linceul, fut appuyé contre le couvercle ; puis, sans le découvrir, on lui versa de l'eau chaude sur la tête. Enfin on le dépouilla du suaire qui l'enveloppait, après en avoir vérifié et brisé les scellés.

"Alors, le docteur Honinberger l'examina avec soin. Il était dans la même attitude que le jour de l'ensevelissement....la peau était plissée, les membres étaient raidis et tout le corps était froid. Le pouls ne put être perçu aux radiales, pas plus qu'aux tempes, la paupière soulevée ne montra qu'un œil vitreux et éteint....

"...Après lui avoir ouvert la bouche, l'un des disciples du yoghi lui prit la langue et la ramena dans sa position normale. On lui frictionna les paupières et on lui fit une application de pâte chaude sur la tête. A ce moment, le corps de Haridès fut secoué par un tressaillement, ses narines se dilatèrent, une profonde inspiration s'en suivit, son pouls commença de battre, et après quelques minutes de cruelle attente ses yeux reprirent tout à coup leur éclat. La "résurrection" du yoghi était accomplie. Et comme il aperçut le rajah, il lui dit simplement : "Me crois-tu maintenant ?"

Le fait que nous venons de relater n'est pas isolé ; il n'en est pas moins extraordinaire, quoiqu'il s'agisse ici d'un simple cas de léthargie. Mais cette léthargie est provoquée par le sujet lui-même, et au moment qu'il lui plaît de choisir.

Tous ceux qui se sont occupés de magnétisme animal et d'hypnotisme n'ignorent pas que la catalepsie d'abord, la léthargie ensuite peuvent être immédiatement obtenues sur un sujet quelconque. Si on pousse le sommeil assez loin, on obtient une véritable mort apparente, et rien ne dit qu'on ne renouvellerait pas alors l'expérience du yoghi Haridès....

Bien mieux, par un entraînement spécial et continu, on arrive à s'hypnotiser et à provoquer sur soi-même la plus grande partie des effets que les maîtres de la Salpêtrière et de l'Ecole de Nancy constatent sur leurs pensionnaires. C'est dire qu'un chercheur hardi pourrait tenter sur lui, afin de convaincre ses contemporains, une seconde édition de l'expérience que nous avons racontée... Mais il est douteux cependant qu'il s'en tirât aussi bien que le yoghi !

THEATRES.

TULANE.

Miss Florence Davis est tout à fait remise de sa légère indisposition et triomphe véritablement dans le rôle principal de "Under the Greenwood Tree." C'est cette pièce qui sera donnée demain en matinée au lieu de "Divorçons," comme il était annoncé.

La vente des places pour les représentations de Louis James la semaine prochaine se poursuit activement.

CRESCENT.

Les joyeuses chansons intercalées dans "McFadden's Flats" plaisent infiniment au public qui va en foule les entendre au Crescent. Celles de Miss Ida Burt Lawrence sont particulièrement gaies et il lui faut les répéter à chaque représentation.

A partir de dimanche soir "Lena Rivers".

ORPHEUM.

Le programme de la première semaine de la saison à l'Orpheum, saison qui s'ouvre lundi prochain, est aussi complet, aussi varié, aussi intéressant que puisse l'être un programme de vaudeville, et il y aura foule à son inauguration.

On parle beaucoup d'une ravissante petite comédie que joueront Miss Felice Morris et sa troupe.

La flotte de l'Atlantique quitte les eaux australiennes.

Albany, Australie, 17 septembre — L'escadre américaine de l'Atlantique, sous le commandement du contre-amiral Sperry, quittera Albany demain matin, en route pour Manille, où elle doit arriver dans les premiers jours d'Octobre.

Le premier ministre australien, Sir Alfred Deakin, a envoyé aujourd'hui à l'amiral Sperry le télégramme suivant :

"Demain vous quitterez l'Australie après un séjour qui, je l'espère, vous aura été aussi agréable qu'il l'a été au peuple de ce pays. Les officiers et les matelots de votre flotte ont été partout accueillis chaleureusement et sincèrement.

" Nous avons appris à vous connaître et nous devons une dette de reconnaissance au président Roosevelt et au gouvernement américain pour l'honneur de votre visite.

" Quoique votre séjour parmi nous ait été court, nous sommes heureux que l'occasion nous ait été donnée de rafraîchir les relations cordiales existant entre deux peuples progressistes et parents.

"C'est l'espoir ardent de nos citoyens que l'amitié entre l'empire britannique et la république américaine soit renforcée et nous sommes persuadés que les liens d'amitié qui ont été noués pendant votre visite parmi nous auront une longue durée.

"Votre drapeau, votre flotte, vos marins et vous-même emportent les bons vœux de toute l'Australie".

:o:

Le choléra à Manille.

Manille, Philippines, 17 sept.— Le nombre des cas de choléra est en décroissance depuis trois ou quatre jours et les autorités espèrent que l'épidémie aura complètement disparu à l'arrivée de l'escadre de l'Atlantique dans le courant du mois prochain.

Un nouveau corps d'inspecteurs sanitaires a été organisé aujourd'hui et les mesures les plus strictes seront prises pour assainir la ville.

o

L'exploration du Dr Sven Hayn au Thibet.

Londres, 17 septembre — Une dépêche spéciale de Simla, Indes Anglaises, annonce que c'est en décevant les Thibétains sur ses intentions véritables que M. Sven Hayn, l'explorateur suédois qui vient d'arriver dans cette ville après un long voyage dans les hauts plateaux du Thibet, a réussi à éviter les espions thibétains lorsqu'il est parti au mois de décembre 1907.

Après avoir atteint le défilé de Karakoram l'explorateur se dirigea vers l'est et atteignit au mois de janvier le lac d'Oksai Chin.

A cette époque la neige recouvrait entièrement les routes et la caravane eut à souffrir grandement du froid et de la faim.

En arrivant à Shamentso le Dr Hayn rencontra des nomades qui voulurent bien lui vendre quelquelques animaux, ce qui permit à la caravane après une marche de vingt jours d'atteindre le lac Lemchun.

Arrivé-là le Dr Hayn brûla ses vêtements et tous les objets qui eussent pu trahir son origine européenne et revêtit l'habillement d'un berger thibétain, se peignant a face et les mains.

Au mois de mars il traversa dans sa partie septentrionale le grand plateau qui s'étend entre les 30 et 32 degrés de latitude, s'avançant vers le Brahamapoutre but de son voyage.

Dans sa marche vers le sud il traversa plusieurs chaînes de montagnes s'étendant de l'est à l'ouest, puis après avoir passé le défilé de Ladang il descendit dans la vallé de Bongdo, dont jamais encore un homme de race blanc n'avait foulé le sol.

Là, malgré le redoublement de ses précautions il faillit plusieurs fois être reconnu par des Thibétains soupçonneux.

Quelques jours de marche amenèrent le Dr Hayn sur les bords du Lac Chunitze où il entendit parler pour la première fois du grand lac salé de Tabia Tsakha, qui représente une richesse considérable pour le gouvernement qui y dirige l'exploitation du sel. En quittant la vallée de Bongda l'explorateur suivit une immense chaîne de montagnes et de glaciers qu'il traversa au défilé de Nianchan-Tangla.

Le succès de son exploration l'encouragea à rechercher les sources du Charta Tsanpo, un des grands tributaires du Brahamapoutre. Il reconnut que le cours de ce fleuve avait été très mal relevé sur les cartes et qu'il prend naissance au pied des sommets neigeux de la grande chaîne thibétaine.

FAITS DIVERS.

Recours en Grâce.

Nicolina Gebbia et son frère Leonardo Gebbia, condamnés à mort pour complicité dans l'enlèvement et le meurtre du jeune Lamana, vont adresser un recours en grâce à la commission des grâces et au gouverneur.

Une pétition a déjà été mise en circulation dans la paroisse de St Charles, où les criminels ont été jugés, et elle a été signée par de nombreuses personnes, entre autres par les membres du jury qui ont siégé dans l'affaire.

Elle parviendra prochainement à la Nouvelle-Orléans, où la signeront les membres des clubs de femmes qui s'occupent de l'affaire.

La répugnance qu'on a dans le sud pour l'exécution d'une femme vaudra, sans doute, une commutation de peine à Nicolina Gebbia, et comme son frère a été condamné en même temps qu'elle il est probable qu'il sera également gracié.

Retour de l'avocat-général Guion.

M. Walter Guion, avocat-général de l'Etat de la Louisiane, est de retour à la Nouvelle-Orléans, après un séjour de plusieurs semaines avec sa famille à Waukesha Springs, Wisconsin.

M. Guion ne se rendra à Baton Rouge que dans quelques jours, après avoir dépouillé sa correspondance qui s'est accumulée en son absence.

Il n'y aura sans doute pas de réunion de la commission des grâces le 10 octobre prochain, comme il était annoncé, car M. Guion sera à cette époque à Washington pour plaider dans l'affaire de la commission des chemins de fer de la Louisiane contre la Cumberland Telephone and Telegraph Company.

Procès en recouvrement.

M. Edwin F. McCall intente devant la cour civile de district un procès en recouvrement de $3 000, avec intérêts, à M. W.G. Tebault.

M. McCall dit dans sa requête que M. Tebault lui doit sur deux billets de $2.500 chacun, en date du 29 juillet 1907 et payables le 29 août 1907, une somme de $3,000, $2,000 lui ayant été remboursés le 29 septembre.

Il demande le remboursement de $3,000, et l'intérêt de $5.000 du 29 juillet au 29 septembre et l'intérêt de $3,000 à partir de cette dernière date.

Mauvais Temps.

La tempête qui règne dans l'ouest du Golfe est la cause du vent assez violent qui souffle sur les côtes du Texas, de la Louisiane et du Mississipi et soufflera encore aujourd'hui. Ce vent amènera probablement de la pluie, dit le bureau météorologique. Il est même possible que la pluie soit très forte pendant deux ou trois jours dans la région cotonnière.

Déraillement

Le train de voyageurs No 10 du Southern Pacific, composé d'un wagon à bagages et de neuf wagons de voyageurs, a déraillé hier soir à sept heures à l'intersection des rues Euphrosine et Willow.

Le mécanicien Joseph M. Judlin et le chauffeur Hy Casler ont tous deux sauté à terre et n'ont pas été blessés.

Une enquête faite par le chef des détectives a établi que l'accident avait été causé par une défectuosité d'aiguille.

COLLISION.

Hier après midi, entre quatre et cinq heures, une collision a eu lieu à l'angle des rues Valence et Freret entre un car de la ligne Clio et une charrette conduite par Sidney Thomas.

Otto Martin, un gamin de couleur qui se trouvait sur la charrette, a été renversé et légèrement blessé à la tête.

Les dommages ont été insignifiants.

A l'Exposition des Manufacturiers.

La soirée d'hier à l'Exposition des Manufacturiers était dédiée aux Français et une foule très nombreuse se pressait dans la vaste salle de l'Artillerie Washington, décorée pour l'occasion aux couleurs françaises et américaines.

Le français a certes été autant parlé que l'anglais hier à l'exposition, et la direction de l'exposition a dû être flatté de l'empressement avec lequel l'élément de langue française a manifesté son appréciation de l'honneur qui lui était fait.

Jusqu'à une heure avancée les visiteurs ont été nombreux dans les diverses sections de l'exposition, toutes d'ailleurs extrêmement intéressantes.

Pendant la soirée entière et à la satisfaction de tous ses auditeurs l'orchestre du professeur Veazie a exécuté des morceaux de compositeurs français.

Voici l'excellent programme qu'il a exécuté :

1—Marche, Les Volontaires, Metra.
2—Ouverture, Poète et Paysan, Suppé.
3—Cavotte. .. ..Levron.
4—Sélection, Carmen .....Bizet.
5—Solo de Cornet, par M. A. Veazie, Les Rameaux, Faure.
6—Grande Valse, Près de Toi, Waldteufel.
7—Les Huguenots, La Bénédiction des Poignards, Meyerbeer.
8—La Marseillaise, Rouget de l'Isle.
9—Pot Pourri, Barbe Bleue, La Périchole, La Belle Hélène, Geneviève de Brabans, La Jolie Parfumeuse, La Grande Duchesse, etc.
10—Finale, Star Spangled Banner.

Le succès de l'Exposition des Manufacturiers est définitivement assuré, grâce à l'intérêt, à l'éclat que savent lui donner ses organisateurs, et il y aura de bien belles soirées à y passer d'ici la fin du mois.

La Fête Italienne.

C'est samedi et dimanche prochains, comme on sait, que les membres de toutes les sociétés italiennes de la Nouvelle Orléans célèbrent au Champ de Course du Parc de Ville la Fête Nationale d'Italie. Tous les préparatifs de cette grande manifestation sont terminés, mais le comité siège presque chaque jour pour arrêter les derniers détails du programme, qui est des plus intéressants et des plus variés.

A la dernière réunion il a été décidé d'ouvrir un concours des jeunes personnes les plus populaires qui se rendront à la fête les deux jours. Quatre prix seront décernés : un chapeau, une ombrelle de soie, un éventail de dentelle et une paire de bottines.

Quatre cent seize prix seront distribués pour les jeux des enfants, de sorte que chaque concurrent obtiendra quelque récompense.

Trois courses de chevaux sont inscrites au programme de samedi, et des divertissements de tous genres seront offerts aux visiteurs pendant les deux jours de la fête, qui sera, sans contredit, l'une des plus belles de cette saison.

Déplorable Accident.

Mercredi, entre dix et onze heures du soir, est mort à l'infirmerie Touro un jeune homme très populaire à la Nouvelle-Ibérie, où il était né et où il résidait M. Emmanuel G. Soulier.

Mardi dernier M. Soulier s'était rendu au lac Charenton, près de Jeannerette, avec d'autres jeunes gens, et en plongeant dans une eau peu profonde il s'est blessé. Ne le voyant pas reparaître après son plongeon ses camarades se portèrent à son secours et l'enlevèrent du fond sur lequel il était resté étendu. Il fut transporté au sanatorium de Franklin, d'où sa mère et sa sœur l'accompagnèrent à la Nouvelle Orléans.

M. Emmanuel G. Soulier fut installé sans délai à l'Infirmerie Touro, mais malgré les plus grands soins il mourut quelques heures après son arrivée.

Les restes du défunt ont été envoyés hier matin à la Nouvelle Ibérie et inhumés dans la soirée.

Le jeune homme était employé dans la maison H. Shelby Sanders, et très estimé de tous.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 55 Commencé le 17 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE!

VI

UN TOUR DE ROUE DE LA FORTUNE

Suite.

Il ne ressemblait pas à celui que son Hélène avait connu en butte à toutes les persécutions de la pauvreté et à toutes les difficultés de l'existence, et cependant faisant tête à l'adversité et luttant courageusement contre elle.

Vingt ans de vie commune avec le marquis de Villas, cet être aristocratique jusqu'au bout des ongles, grand seigneur de race et de nature, sceptique et obstiné dans ses desseins, tout puissant autant par son caractère de lutteur et de conquérant que par ses millions, l'avaient façonné, pétri à nouveau, formé comme une statue sortie de la tête et des mains d'un sculpteur.

La matière existait en lui.

D'Espagnol en avait tiré un chef-d'œuvre de force, de douceur et de bonté, et quand il avait vu son ouvrage terminé, il s'en était séparé, tranquille sur l'avenir de ses biens et l'accomplissement de ses volontés.

Il lui avait dit :

—Sois doux aux faibles et aux pauvres, dur aux puissants qui abusent de leur force, si haut qu'ils soient placés !

Ses devoirs remplis envers cet homme si généreux pour lui, il avait mis ses affaires en ordre, donné ses instructions, pris possession de cette situation nouvelle et il était parti, attiré invinciblement par tant de souvenirs, tant de voix mystérieuses qui lui criaient :

—Reviens à la terre de France.... C'est là qu'il faut aller... c'est là que tu as un crime, toi aussi, à te faire pardonner, une faute à réparer, s'il en est temps encore.

Et de ces voix qui lui clamaient aux oreilles cette prière, ou plutôt cet ordre, ce n'était pas celle d'Hélène Ambert, sa passion d'autrefois, qui le troublait le plus !

Cette passion était morte, tuée par l'éloignement, par le mépris, par mille souvenirs toujours vivaces, mille détails enfoncés dans sa mémoire et qui lui prouvaient qu'il n'avait jamais été vraiment aimé par cette Hélène pour laquelle il eût donné sa vie !

C'était la voix de Marthe Lecoz qui avait payé de son sang sa soumission aux volontés de l'ami de son cœur, de l'être secrètement adoré avec la sincérité d'une âme simple et dévouée !

Cette voix lui criait, éplorée :

—Venge-moi ! Venge-nous, moi et l'enfant que tu m'avais confiée et qui est devenue la victime du bandit qui m'a assassinée et que la justice des hommes n'a pas poursuivi.

C'était surtout la voix de cette petite créature que dans son exaltation de jalousie, dans l'excès de sa haine, il avait arrachée du sein de sa mère pour la livrer à toutes les incertitudes, à toutes les misères d'un avenir que la mort violente de sa gardienne avait dû rendre si douloureux.

Noëlla.

Depuis vingt ans ce nom revenait sans cesse sur ses lèvres.

C'était sa torture et son châtiment d'ignorer ce qu'elle était devenue.

Ni l'argent, ni les efforts du marquis de Villas, confident de ses remords, n'avaient pu dissiper une seule parcelle des ténèbres qui l'enveloppaient.

Vainement, il avait mis la police en mouvement !

Vainement, il avait soudoyé des agents, écrit lettres sur lettres, fait à diverses reprises de courts voyages à Paris.

Rien !

Il n'avait rien appris, rien découvert.

On aurait pu croire qu'une fatalité s'acharnait à contrarier ses vues, qu'elle aveuglait ses émissaires, les juges, les gens qu'il couvrait d'or pour le servir et l'éclairer.

Et maintenant, après vingt ans, quelle chance avait-il de la retrouver ?

C'était cependant ce qu'il voulait tenter !

Noëlla !

Que n'eût-il pas donné pour retrouver sa trace, sa tombe, si elle n'était plus, le chemin qui pouvait le conduire auprès d'elle si elle était vivante.

Il n'avait rien oublié de ce qui la concernait.

Il savait par cœur les lettres dans lesquelles Marthe Lecoz lui parlait d'elle. Et dans son portefeuille, il en conservait une toujours, la dernière qu'il avait reçue de son amie :

" Elle est charmante et qui pourrait ne pas l'aimer !

" Elle a les yeux couleur du ciel dans les belles journées de printemps, des cheveux bouclés de la nuance que vous aimiez, mon cher Jacques, blond, légèrement ardent, et une peau plus douce que des pétales de rose.

" Quand vous la verrez, vous serez ébloui.

" Mais ce jour viendra-t-il ?

" Je lui dis que son père est bien loin, mais qu'il ne laisse pas un jour se passer sans lui envoyer un baiser.

" Son père !....."

Cette lettre ne le quittait jamais.

Pourquoi la conservait-il si précieusement sinon pour raviver ses désirs de châtiment pour le monstre qui par un crime exécrable lui avait rendu sa propre faute plus lourde et ses remords plus poignants !

Lorsqu'il eut terminé ses préparatifs, il était quatre heures environ.

Il sortit.

C'était un jour radieux.

Le printemps vers sa fin, aux premiers jours de juin, est la belle saison de Paris.

C'est alors qu'il faut le voir pour jouir de la douceur de son climat, de la beauté de ses avenues, de l'élégance et de la flore merveilleuse de ses parterres.

Tout est frais, gracieux, riant.

De quel côté allait-il se diriger ?

Il avait du temps jusqu'au dîner, puisqu'il ne devait retrouver son ami Collinet qu'à huit heures.

Il héla un fiacre qui passait et ordonna au cocher :

—Au Panthéon. Vous passerez par la rue Vaneau.

—A l'heure, bourgeois ?

—Comme il vous plaira.

—Bon. Montez.

Le fiacre roula lentement vers la Seine et arriva rue Vaneau.

Devant l'hôtel d'Orville, Jacques Rousset l'arrêta et descendit.

Il s'approcha de la grille, là où il s'était placé dix-neuf ans plus tôt pour examiner cette maison, où habitait le rival qu'il aurait voulu étrangler de ses mains dans un accès de jalousie furieuse.

Rien n'était changé dans l'apparence de cette demeure princière.

C'était la même façade imposante et à demi masquée par les feuillages des grands arbres de son parc.

Un coup de sonnette retentit dans la loge du concierge.

C'était le même timbre qui annonçait jadis la sortie du coupé du marquis.

Etait-ce lui qui allait venir ?

Il n'attendit pas longtemps.

Presque aussitôt une victoria apparut dans l'allée arrivant à la grille.

Deux femmes étaient assises sur les coussins de la voiture.

L'une d'elles, la plus grande, blanche comme le marbre des statues, était la marquise d'Orville.

Elle avait à peine subi les atteintes du temps.

Point de rides sur son front et au coin de ses yeux.

Quelques fils blancs, presque imperceptibles, émaillaient aux tempes ses cheveux châtains.

Elle était toujours jeune, toujours superbe, comme une patricienne de Rome, mais elle paraissait profondément triste.

Marie-Anne, assise auprès d'elle, lui parlait avec une sorte d'animation, comme pour essayer de relever son courage, et ses yeux se fixaient sur sa maîtresse avec une expression d'affectueuse pitié.

La Bretonne depuis que la marquise s'était, pour ainsi dire, séparée du monde, comme autrefois son père l'avait fait, était montée en grade.

Elle était promue au rang de dame de compagnie.

Et quelle autre plus dévouée, plus intelligente Marguerite Restaud eût-elle pu trouver ?

La victoria passa, enlevée par ses deux magnifiques chevaux.

Jacques Rousset remonta dans son fiacre et dit au cocher :

—Rue Tournefort....

—Connais pas.

—Derrière le Panthéon. Allez, Je vous indiquera le chemin.